

Zeitschrift:	Vox Romanica
Herausgeber:	Collegium Romanicum Helvetiorum
Band:	1 (1936)
Artikel:	Un texte en patois des Terres Froides (Bizonnes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)
Autor:	Duraffour, A. / Gardette, P.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-2279

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un texte en patois des Terres Froides

(Bizonnes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)

Le présent morceau a paru dans le numéro de janvier 1936 d'une publication mensuelle, d'information paroissiale et d'éducation religieuse, le *Messager de N. D. de Milin et des Terres Froides*¹, imprimé à Grenoble. Ecrit sans prétentions littéraires, mais avec toutes les ressources et toute la saveur de la langue du terroir, de façon à être compris d'une population paysanne qui parle et sent encore son patois, il a semblé aux éditeurs qu'il venait à point, comme un document vivant, pour compléter au point de vue lexicologique, syntaxique et stylistique, mais surtout par ses données morphologiques, l'œuvre posthume de Mgr André Devaux qu'ils ont récemment mise au jour: Mgr A. Devaux. *Les patois du Dauphiné; Tome I: Dictionnaire des Patois des Terres Froides avec des mots d'autres parlers dauphinois; Tome II: Atlas linguistique des Terres Froides*, Lyon, *Bibliothèque de la Faculté catholique des Lettres*, 1935. (Dans l'exposé qui suivra, le 1^{er} tome de cette publication sera cité sous le sigle *DTF*, le 2^e tome sous *ATF*. Par *Essai* nous entendrons, du même auteur, *l'Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*, Paris-Lyon, 1892.)

L'auteur de notre texte en patois de Bizonnes (point 53 de l'*ATF*) est né dans cette localité il y a une cinquantaine d'années; et il en a parlé le patois constamment, sinon exclusivement, dans son enfance et sa jeunesse. Son ministère paroissial ne l'a pas éloigné beaucoup de la terre natale, où il est d'ailleurs sans cesse revenu. Il a entretenu ainsi la pratique de sa première langue; mais, par le contact avec des parlers voisins, il en a pris plus

¹ Le *Messager* donne chaque mois un morceau en patois du même auteur.

nettement conscience. D'autre part, quand il s'est décidé à écrire dans cette langue, il a tenu à en éliminer certaines particularités qui lui paraissaient trop spéciales à son village pour ne pas choquer le public de toutes les Terres Froides qu'il avait en vue. Lorsque, avec autant de générosité que de bonne grâce et de patience, il s'est mis à la disposition des éditeurs, il les a avertis spontanément de cette particularité; et, à leur demande, c'est un texte en pur patois de Bizonnes qu'il leur a lu. L'enquête faite, un mois après, dans le village même a permis de constater l'exactitude de cette déclaration.

lq·fθē·d'ü·mōd^o
é·vē·d·m·ēn·arivá·iⁿna·bē^lla.
rrē·k^o·d·i·pēsā — vē·v^o —, e·m^o·fá·drēši·lq·pē šü·la·tēt^a, krēžinā
·lə·dē, blaváy^o·lq·žyō, trēblá·lə·babín^o, e·d^o·nə·s^učt^o·plü·mə·sāb^o.
tu·lq·kō·mə·frēñol^o džik·ü·bō·džü·grü·zartō.
figürá·v·ē·pu k^o·l·ōtra·ñüw^o d·e·rēvá k·e'š^o·lq·fθē·d'ü·mōd^o, pə·la·
fθē·dü·mōd^o pə·rrīr^o, mē·lq·fθē·dü·mōd^o pə·də·bō.
ě·zō lq·šolā s·ě'š^o·kāpā a·bōr·d^o·ñüw^o al·ay^o·rkōdžü kōm·də·kōtšü·
m^o·. mē·lq·lēd^o·mā ü·n·š·ě's^o·, pə·ləvá. lq·zō n·a'š·pə·vñú, a·pwē·lq·tē
tše·restā·kūvē kōm·kā·lə·ñüw^o n·šō·pá t'v^oär^o.
«tē», d^ozavā·kōkə·mälé, «lq·šolā·k·a·flēya!» — «ü·šyō·lq·mōd^oda»,
d^ozavā·lq·žyē, «ü·fá·grēv^o, ü·b^ožsk^o!» — «mē·nō, mo·brə'lō», d^ozavā

La fin du monde.

Il vient de m'en arriver une belle.

Rien que d'y penser — voyez-vous —, cela me fait dresser les cheveux sur la tête, grincer les dents, éberluer les yeux, trembler les lèvres, et je ne sens plus mes jambes. Tout le corps me frissonne jusqu'au bout du gros orteil.

Figurez-vous un peu que l'autre nuit j'ai rêvé que c'était la fin du monde; pas la fin du monde pour rire, mais la fin du monde *pour de bon* (sérieusement).

Un jour le soleil s'était caché. A la tombée de la nuit, il s'était couché comme de coutume. Mais le lendemain il ne s'était pas levé. Le jour n'était pas venu, et puis le temps était resté couvert, comme quand les nuits ne sont pas claires.

«Tiens», disaient quelques rusés, «le soleil qui a quitté-sonnid!» — «Il suit la mode», disaient les uns, «il fait grève, il

- lɔ̃.žɔ̃trɔ̃, «lɔ̃.šɔ̃lā šɔ̃.k.al.a.fɔ̃džü kɔ̃m.d.bûrɔ̃»; e.!šû̃i.rriyâvâ a.šɔ̃.dégâna^ssi^s.
- 15 *vwâ, më ü.bq.d³.džü.tr̃.zó, pr̃.šɔ̃nⁿa.nɔ̃.rriyâv.plû. lɔ̃.t̃.!š̃e.d³v-ñü.k³.t̃.mé.š̃obrq.*
- d³.grûš³.ñevol³.nâr³ mõtavâ.pɔ̃.d̃erri.lɔ̃.kɔ̃t̃eyó, pûsâ.k.al.e!šâ p-ē.ṽ.d³.d³u.äbl³ k³.l³.s̃ep̃t̃âv³. e.dṽesi.nâ, më.nâ.kõm.lâ.mâr.d³ü.tû. lɔ̃.mõd³ širkûlqvâ.avé.t̃.lâtérn³.*
- 20 *lɔ̃.m̃er³ qỹ.b̃.telefõnâ ü.pr̃efé, k.qỹ.telefõnâ, t̃wi, ü.d̃epüté p̃.dmâdâ ü.gõvrõnqamé s.k.é.fot̃.fâr³. õ.n.pqy.pâ.restâ.kõm.tyé; e.!š̃e.tu.pr̃džü. k.t̃.k.lɔ̃.mõd³ glâv³.dævñâ? m̃.k³.fâr³?*
- qlâ.dõk.far.l̃vâ.lɔ̃.šɔ̃lâ, ši.ü.n.vu.pâ! lɔ̃.rralûmâ, ši.al.ø.krâvâ! la.rrépublik, lɔ̃.gõvrõnqamé, lɔ̃.pr̃efé, álalâ!, lɔ̃.šɔ̃lâ s̃.ç.fu.pâ.mâ!*
- 25 *tu.põr.é.kú, e.šɔ̃.mæts.ä.tõdâ, ä.tõdâ; tu.l.é.farâv³ kõm.é.grâ.fûq.d.rrõz³ bỹ.šot³. lɔ̃.tqñer³ karkqš³âvâ, ... a.brrâzî tutâ.l.é.vítr³, a.fâr.tu.tr̃blâ; l.mâzõ s.äbõzavâ, lɔ̃.mõd³ kqravâ kõm.d.ä.fâtõm³ ç.brâmâ: «e.tu.pr̃džü... pr̃džü.sti.ku!»*
- m̃yâ, d.ä.tr̃blâvq džé.m.kûlôtâ, ä.d.ä.brâmâv³ kõm.lɔ̃.žɔ̃trɔ̃. mä.*

bisque! » « Mais non, mes nigauds », disaient les autres, le soleil *sûr qu'il a fondu comme du beurre*; et tous riaient à se démantibuler-la-mâchoire.

Oui, mais au bout de deux trois jours personne ne riait plus. Le temps était devenu de plus en plus en sombre.

De gros nuages sombres montaient derrière les coteaux, poussés qu'ils étaient par un vent du diable qui les tiraillait-en-tous sens. Cela devint noir, mais *noir comme la mère du loup*. Les gens circulaient avec leurs lanternes.

Le maire avait bien téléphoné au préfet, qui avait téléphoné, lui, au député pour demander au gouvernement ce qu'il fallait faire: on ne pouvait pas rester comme cela, cela était tout perdu. Qu'est-ce que le monde allait devenir? Mais que faire?

Allez donc faire lever le soleil, s'il ne veut pas! le rallumer, s'il est crevé! La République, le gouvernement, le préfet, ah! là! là! le soleil s'en f... pas mal!

Tout *par un coup*, il se mit à faire des éclairs, à faire des éclairs; tout l'air flambait comme un grand feu de ronces bien sèches; le tonnerre roulait-avec-bruit, roulait-avec-bruit à casser toutes les vitres, à faire tout trembler; les maisons s'écroulaient; les gens couraient comme des fantômes en criant: «(C')est tout perdu, perdu, ce coup-ci».

Moi, je tremblais dans mes culottes, et je criais comme les

*lātērn·q·lā·mā, d·q·kuri a·mə·karlāsi ^džik·a·l·əd^užz^o: pīwisk·q·fotə 30
·mūri, qtā·mūri·q·l·əd^užz·k·qłō.*

*al·d^ušə·būrrā, mē burraq·d·mōd^o. lq·lwi, lq·pθēr, lq·frāšwā, lq·žē,
tut·lə·fortə·tēt^o k^o·rriyavā ū·kmēšyā, ^tšūi·səlq·kə·tāpavā·lq·mē šū·la
·rliz^uō, šū·lq·kūrō ^tšā·ki, blā·kōm·ē·pθā, k·šə·kabqş^uqavā·l·estoma-
qve·lō·pūē ū·bramā: «nə·ž·ā·ü·tō, nə·ž·ā·ü·tō, nə·šō·də·pārrē, də· 35
mālērū, e·fō·nə·pardonā, nə·vā·mūri».*

*d·qtrō s·kōfəsəvā tu·fō: «d^o·šwā·ē·vəlō, in·asasē, ū·vərryē, in-
ivrōn, in·arşut, qtsēterā, e·fō·mə·pardonā, d^o·vəwā·mūri».*

mōs·kūrā, tūi, ^tšā·mōtā ū·sér, e·d^ozāv^o: «...».

*tu·lq·mōd^o pūrāv^o. səlq·k^ol^ušā·brūtq fēžyā·lq·pē. e·n·qyə·plü ūi. 40
blā, ūi·nā, ūi·bərdəlā. ū, pūrq·mōd^o! l·zē qyā·bē·qtrə·šuž·q·fār^o
kə·d·pēsā·q·lq·pōlit^uika!*

*vətya·tē·pá kə·tu·pər·ē·ku ū·pōt^o! ū·pōt·ē·ku·d^o·tōnēr^o, tērrībl^o!
bām! l·əd^užz·^tšā·tut·ē·fūá.*

autres. Ma lanterne à la main, j'ai couru à me casser-la-jambe jusqu'à l'église! Puisqu'il fallait mourir, autant mourir à l'église qu'ailleurs!

Elle était bourrée, mais bourrée de monde. Le Louis, le Pierre, le François, le Joseph, toutes les fortes têtes qui riaient en commençant, tous ceux qui tapaient le plus sur la religion, sur les curés, étaient ici, blanches comme un drapeau-d'enfant, qui se frappaient-à-coups-redoublés la poitrine, en criant: « Nous avons eu tort, nous avons eu tort; nous sommes des vauriens, nous sommes des malheureux — il faut nous pardonner, nous allons mourir! »

D'autres se confessaient tout haut: « je suis un voleur... un assassin... une canaille... un ivrogne... une fripouille, etc., etc., il faut me pardonner, je vais mourir! »

Monsieur (le) curé, lui, était monté en chaire et disait (en français): « Prions tous, mes frères, prions. Nous allons paraître devant Dieu. Disons tous: Pardonnez-nous, Seigneur! »

Tout le monde pleurait. Ceux qui étaient brouillés faisaient la paix. Il n'(y) avait plus ni blancs, ni rouges, ni noirs, ni bario-lés-rouge-et-blanc. Ah! pauvre monde! les gens avaient bien autre chose à faire que de penser à la politique!

Voilà-t-il pas que tout par un coup, cela retentit! il retentit un coup de tonnerre terrible! Baoum! L'église était tout en feu. « C'est la fin disait monsieur (le) curé, c'est la fin, c'est l'éternité! Seigneur, pardonnez-nous ». [en français]

45 *də·rētri·lq·tēt^a džē·məž·əpā'l^b ē·mətā·mə·džwē·mā pə·dəšū, a·pwē
d^a·mə·mətš·q·brāmā də·tutə·mə·fūršy^a; e·pātāt^a!
«mōⁿnóm^o k^a·prē·in·qtlák^a! u·šəkó!»
e·tšā·mā·fōⁿn^a, lq·mār^yet: «mē k·tē·dō·k^a·t·qrrív^a? k·tē·dō k·tə·fá,
mō·pur·q^mm^o?»*

50 *də·vənáv^o d^a·mə·rəvətī^a alō^bzq pər·q·bā a·kotē·d·mā·kū'ss^a. ē·rā·
bātā d·e!^asē^asō^b·pər·q·bā, mā·tēta qyə·pōká·šū·lq·rbq·d·lq·tāblā,
lq·nā mə·šañāv^o, e·lq·lāp^yθə k·e!^asā^asō^bta 'šā·brəž^yq ē·m^yəl·
mōršō.*

55 *e·bē! vq·mə·krārē, ši·vq·vqtlé. də·rrəgrət^a·káži k^a·mō·rēv^o n^a·šā·
pā·tā·vrā, e·k·la·fōē^a džū·mōd^o nə·šā·pā·vñwā pə·də·bō.
q·t·ūra·d·e!^akūvā, kə·də·zē k^a·nə·pēšō·k·q·vqlā, trōpā·lq·žōtr^a; kə·də·
mōd^o k^a·nə·pēšō·k·a·šə·d^aispūtā, a·š·fár·lq·pūv^a, k·a·šə·kəbqšī^a.
pə·kə·fár, mō·džō! . . . e·fōdra·'švī·mūrī. la·vða nə·yə·ñi·ši·lō^bz,
ñi·ši·bē^al^a! pri·kə·tē šə·fár·tā·də·m^yəžēr^a pə·rrē?*

60 *e·šari ši·ež^yq də·š·etēdr, də·š·akqrdā, d^a·š·edá·lq·ž^yē lq·ž·žōtr^a
ē·fēž^yā·š·k·ō·dā.*

Je rentrai la tête dans mes épaules, en mettant mes deux mains par dessus, et puis je me mis à crier, à crier de toutes mes forces: « Mon Dieu! Mon Dieu! » Et patatras!

« Mon mari qui prend une attaque! Au secours! Au secours! » C'était ma femme, la Mariette, « Mais qu'est-ce donc qui t'arrive? Qu'est-ce donc que tu fais, mon pauvre homme? »

Je venais de me réveiller, allongé à terre, à côté de mon lit. En m'agitant, étais tombé à terre. Ma tête avait donné sur le rebord de la table: le nez me saignait, et la lampe qui était tombée, était brisée en mille morceaux!

Eh bien! vous me croirez, si vous voulez. Je regrette presque que mon rêve ne soit pas été vrai, et que la fin du monde ne soit pas venue *pour de bon*.

A l'heure d'aujourd'hui, que de gens qui ne pensent qu'à voler, qu'à tromper les autres! Que de gens qui ne pensent qu'à se disputer, qu'à se faire le poing, qu'à se donner-des-coups!

Pourquoi faire, mon Dieu! pourquoi faire? Il faudra tous mourir. La vie n'est ni si longue, ni si belle! Pourquoi donc se faire tant de misères pour rien?

Il serait si facile de s'entendre, de s'accorder, de s'aider les uns les autres en faisant ce qu'on doit!

*“wā! mē·pə·tʰé, k·e·a·d·zé k·arā·bəžwē d·g·stā·inq·briž·d·ém·.
e, malerüžamé, l·émq n·šə·vē·pá!
jén·də·b·rəmaʃā.*

Oui, mais pour cela, combien il (y) a de gens qui auraient besoin d'acheter une miette de jugement! Et, malheureusement, le jugement ne se vend pas.

Gène de Bramafan.

I. Observations phonétiques

a) Pour l'interprétation des signes.

Les symboles employés ci-dessus sont ceux de l'AIS, dont la valeur a été indiquée dans le volume introductif de cette publication: K. JABERG und J. JUD, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*, Halle, 1928, 24–31.

Tout système de transcription est nécessairement imparfait. Celui que nous avons adopté ici a besoin d'être éclairé surtout en ce qui concerne les articulations palatales, qui sont, il est vrai, une des caractéristiques essentielles du parler (cf. DTF I, LXXXI–LXXXII; LXXXIII). La palatalisation affecte non seulement *l* et *n* (correspondants palataux *t̪*, *ð*: dans DTF *l̪*, *y*), mais aussi les vélaires, les dentales et les labiales.

C'est du signe *”* que nous affectons les vélaires palatalisées par accommodation à une voyelle d'avant: *kuro* (ALF et TF: *k*, *g*).

Dans l'articulation des dentales palatalisées, toute la partie antérieure de la langue presse sur le devant de la voûte palatine, la pointe arrivant jusqu'aux dents supérieures. Toutefois l'oreille ne perçoit pas seulement une simple mouillure; elle détache, plus ou moins, au début un élément occlusif, à la fin un élément sibilant. C'est pourquoi, de préférence au *č* et au *ž* de l'AIS (*op. cit.*, 27), nous proposons ici les signes *t̪š*, *d̪ž*, qui, traduisant de façon sensible les trois caractères que nous venons d'énoncer, nous paraissent plus significatifs que le *t̪y* et le *d̪y* du *Dictionnaire* et de l'*Atlas* des TF et de l'ALF. Lorsque la dentale palatalisée n'atteint pas ce stade voisin de l'affrication, nous l'écrivons — p. ex. dans le mot « politique » adapté à la prononciation patoise — simplement *t̪'*, *d̪'*.

Le symbole employé pour les labiales palatalisées est ici, comme dans le DTF, nettement insuffisant. Rappelons d'abord (cf. *op. cit.*, LXXXIII) que, dans cette articulation très complexe, la langue, tout en prestent contre la voûte palatine, peut pousser sa pointe au delà des dents supérieures, de façon à les dépasser au dehors:

elles sont à la fois palatales et interdentales. De ce phonème très caractéristique, notre témoin nous a donné dans la prononciation du premier substantif de son titre, une idée très pure. Le *fθ* de *fθē* ne représente pas une articulation scindée en deux temps. Le mouvement articulatoire est exécuté d'après les modalités décrites plus haut: *f* est l'élément initial et dominant de la perception, mais l'oreille perçoit aussi un second élément, qui est « un débris consonantique de *j* devenu un sifflement interdental; il serait plus exact de le figurer par un *j* surmonté de *θ* ». Le *p* interdental appellerait une figuration semblable; le *b* interdental serait suivi de *j* surmonté de *δ*. Mais l'inconvénient de ces notations serait encore de ne pas matérialiser l'articulation palatale, qui apparaît ainsi sacrifiée à l'articulation interdentale. — En revanche, l'élément interdental étant beaucoup moins sensible dans *m* palatal-interdental, nous avons figuré ce phonème par *ṁy*. — Enfin, n'ayant pas nettement perçu ou réussi à distinguer chez notre témoin principal la variété interdentale de *ñ* et de *ṭ*, nous n'avons pas voulu la faire entrer dans notre transcription.

Nous avons encore à appeler l'attention sur quatre points de détail.

1^o Nous confondons dans un même signe le *r* de « religion » et celui de « curé »: en réalité le *r* intervocalique est très faiblement vibré avec l'extrême pointe de la langue (demi-vibration); le *r* devant consonne est produit par une vibration complète; le *r* initial devant voyelle, dans *rrirɔ*, est produit par trois vibrations.

2^o Le phonème que nous figurons par *ſs*, *ſz* n'est pas un *s*, ou un *z*, demi-long: il nous a semblé que le premier élément était le débris d'un *t* ou d'un *d* assimilés à l'élément suivant, donc — du point de vue évolutif — le stade intermédiaire entre *ts* et *s*, *dz* et *z*.

3^o Les symboles *ſ* et *ž* ne représentent pas exactement les chuintantes correspondantes du type français. Nous aurions été tentés parfois de rendre le phonème entendu par le *ſ* et le *ž* de l'AIS. En fait, l'évolution de *s* et de *z* en *ſ* et *ž*, chez certains témoins entendus à Bizonnes, paraît ne pas s'être accomplie: *ſ* et *ž* auraient, sous des influences individuelles que nous ignorons, reculé à *s* et *z*.

4^o *ɑ* est bien un *a* vélaire, sans nuance sensible de *o*. En revanche, à Châbons (n° 54 de l'ATF) nous avons perçu, dans la même position, *å*.

b) Comparaison entre le texte et le DTF.

L'exactitude avec laquelle l'auteur de *la fθē d'ü mōdo* (M) est resté fidèle à son patois natal nous est apparue clairement dans

l'identité, presque complète, de la langue qu'il emploie avec celle dont s'est servi un vieillard octogénaire (G., né à Bizonnes en 1856, et ne l'ayant quitté que pour sept ans de service militaire), dans une conversation d'une heure que nous avons eue avec lui, le 1^{er} avril 1936. Nous avons constaté simplement dans la prononciation de G. un très faible élément vocalique à la finale du mot *žẙq̊u* 'œil', résidu d'un élément faible de diptongue; et, en revanche, à l'encontre de ce que la prononciation et une remarque de M. pouvaient nous faire attendre, aucune trace de ce genre à la finale de *drəši* 'dresser', ni de *p̊i* 'pied'.

Si nous négligeons des faits de détail, comme l'*ø* de notre texte par opposition à l'*ø* de la carte 272 'nuage', ou l'opposition entre *bwiro* (M.; G.) et *büro* 'beurre' ATF, c. 27, ce sont des divergences du même ordre, c'est-à-dire portant sur l'évolution des anciennes diptongues, qui se manifestent dans les deux documentations. Dans les verbes soumis à la loi de Bartsch, la finale, à 53, (cf. cartes 120 'dresser', 45 'changer', etc.) est, d'après l'ATF en *-iŋ̊e*: c'est l'état ancien dont notre témoin, même dans son parler, a gardé le souvenir. Il en est de même pour le résultat de la diptongue ancienne née de *ɛ* libre accentué (carte 296: 'pied').

Ce sont des diptongues qui apparaissent également sur les cartes 356 'soleil', 281 'orteil', 274 'œil', 66 'choir' de l'ATF; dans le deuxième et le troisième (pl.) cas *a^u*, dans les autres *aⁱ*. Dans tous les cas nous avons aujourd'hui une monophongue. Rien de plus vraisemblable que cette évolution, solidaire de la première. Il y a plus. Nous avons été témoin de cette opposition entre diptongue et monophongue dans le parler voisin, de Châbons (54), que nous avons pu observer avant d'observer, sur les lieux, celui de Bizonnes. A Châbons une femme de 58 ans prononce *šoləⁱ* 'soleil', *šaⁱ* 'soif', *baⁱ* 'boit', *b̊q̊u* 'bu', alors que sa fille, de 37 ans, qui ne l'a jamais quittée, dit *šolə*, *b̊e*, *b̊o* (l'une et l'autre prononcent: *artɔ̊* et *žẙq̊*). La monophongaison est donc ici de date toute récente. Des faits semblables se sont produits à date récente également à Charavines, station 65 de nos cartes, 931 de l'ALF. Edmond a noté ici *s̊e* 'soif' (avec *s* au lieu de *š*, peut-être sous l'influence du français); notre carte 355 donne *šaⁱ*.

II. Notes lexicologiques

Le *DTF* donne un aperçu des richesses lexicales des parlers des Terres Froides; il est évident *a priori* que, avec ses 6707 numéros, il ne peut, tant s'en faut, représenter l'inventaire complet du vocabulaire effectivement en usage dans le parler de

cette grande région. Le premier avantage du morceau que nous présentons sera donc de compléter pour une localité déterminée, d'ailleurs assez éloignée de la base d'opérations de l'auteur, ses notations — qu'il aurait certainement étendues, si ses occupations et la vie le lui eussent permis. On verra aussi très nettement dans cette tranche de patois vivant la place que tiennent les mots français, littéraires ou surtout argotiques, et tant d'autres, à la limite du patois et du français, qui sont, dans son langage usuel, la monnaie courante du patoisant.

Nous nous contenterons, dans ce bref commentaire, de quelques éclaircissements ou compléments.

Un des avantages du *DTF* est d'attester, par des références nombreuses et précises, la vitalité d'un type lexical. Ex: *rkōdrə*, exactement enregistré à notre n° 5112. La façon dont se couche le soleil étant un élément important dans la vie du paysan pour la prévision du temps, il y a, à Bizonnes, une expression *far.be'lla rkōdžiūwā* 'se coucher en beau' (à Vaux-en-Bugey: *rkōdre.brāv°*).

Le féminin de *brəllō* 'badaud' (ici ligne 12; *DTF* 754) est *brəllōdə*.

L'infinitif de *šyō* 'suit' (ligne 11) est *šyōgrə* (cf. *ATF*, c. 362).

L'infinitif de *prədžü* 'perdu' (ligne 22, 28) est *pēdrə*, 1 ind. pr.: *pērd°*. Cf. *tōdrə* 'tordre', 1 ind. pr. *tōrd°*.

Une mention toute particulière doit être donnée au verbe *fláyə*, ppé *fləy̥ya* (ligne 11), très usité à Châbons comme à Bizonnes, au sens propre en parlant d'une couveuse qui, dérangée — le plus souvent —, quitte ses œufs. Le gamin qui a découvert un nid avec la mère sur les œufs dit: *ma.k.la.mářə nə.fləy̥ā.pa!* (la forme verbale est un subj. présent comme *sātā* 1, 2, 3 sg., oxyton 'chante(s)' 'pourvu que la mère ne quitte pas'; au figuré le mot est employé au sens de 'bouder, bisquer': *ü flē* 'il bisque'. Il y a un subst. participial du féminin. D'un jeune homme qui, brusquement quitte une jeune fille: *al.a.prā.ina.fləy̥ya* 'il a pris une f'.

Quant à la forme *frəñolā* (ligne 5), c'est bien celle qui nous a été donnée par l'auteur, et par les patoisants de Bizonnes (avec *ñ* et non *my*, comme dans l'article 2254 du *DTF*). Il y a aussi un substantif verbal *frəñōla*, qui est défini plaisamment de la façon suivante: *la·frəñōla, e·y·ə na·mala^{džə} tərībla, kə·və·prē šq lq pī, və·gratōt lq·z·artō, və·pikqta·lq·molō, və·grapθōt pə·lə·sābə, e·və·kat'it^{džik·a·lə·šərvēl°}*. 'la f., c'est une maladie terrible, qui vous prend sous les pieds, vous grattouille les orteils, vous picote les mollets, vous grimpe par les jambes, et vous chatouille jusqu'aux cervelles'.

III. Notes morphologiques

1. *Substantif.*

Une des particularités flexionnelles notables des parlers des Terres Froides est l'opposition que présentent les formes de singulier et de pluriel dans de nombreux substantifs masculins. Notre texte fournit à cet égard des données instructives sur l'état actuel et l'évolution des parlers.

Sur le type *prá* (sg.) — *prō* (pl.) (cf. *DTF* 4653) nous avons ici *kürá -ō* 'curé -s'. Cette formation s'étend vers le Nord jusqu'au delà du Rhône, jusqu'au village limitrophe de Vaux à l'Ouest, Lement. (Cf. A. DURAFFOUR, *Description morphologique du parler de Vaux-en-Bugey*, Grenoble, 1932, p. 18.)

A *pθa* 'drapeau d'enfant' < *PEDACEU s'oppose un pluriel très vivant *pθo*, entretenu par le type *θvq-θvq* 'cheval - chevaux'. A Châbons nous avons eu aussi *nəvá -ō* 'nuage', type en -ACEU (cf. *ATF*, c. 272). Cf. ici *kotaya -o*, où le singulier procède d'une forme de pluriel **cotiaus*, où *i*, après diérèse, s'est développé en -ə-, + *y* couvrant l'hiatus. — Pour Vaux et environ, cf. *ibid.*, 17.

A *morsé* s'oppose *morsó* (pl.). C'est un autre aspect, l'aspect normal, de l'opposition primitive -ELLU -ELLOS. Nous l'avons trouvée à Bizonnes dans *tɔrə* — *tɔrɔ* 'taureau -x', **sapə* — **sapɔ* 'chapeau -x', et même, à Châbons, dans *bɔkɔ* 'fleurs' tiré de 'bouquet' français. Elle s'est brouillée à Vaux: *ibid.*, 17.

Toutefois ce système a sérieusement été ébranlé par la réduction des anciennes diphtongues ou triphongues: *artō* est aujourd'hui la forme unique de 'orteil -s' (cf. *ATF*, carte 281 'orteil'), et *žyō* la forme unique de 'œil - yeux' (cf. *ATF*, carte 274 'œil, yeux').

Somme toute, les tendances et les résultats sont sensiblement les mêmes qu'à Vaux.

2. *Flexion verbale.*

a) L'indicatif présent (cf. *Essai*, 384-7).

Notre texte contient quelques formes d'anomaux qui nous fournissent l'occasion de compléter les indications un peu sommaires de l'*Essai* et de l'ouvrage posthume. A Bizonnes le paradigme des principaux anomaux est:

Etre: *d-šwā*, *t-əs^o*, *al-ə*; *nə-šō*, *vq-ž-ēt^o*, *ü-šō*.

Avoir: *d-ə*, *t-á*, *al-ə*; *nə-ž-á*, *vq-ž-ayé*, *al-á*.

Faire: *d^o-f̥wā*, *t-fá*, *ü-fá*; *nə-fā*, *vq-f̥et^o*, *ü-fá*.

Pouvoir: *də-póy^o*, *t-po*, *ü-po*; *nə-póyō*, *vq-poyé*, *ü-pō*.

Vouloir: *də-vál^o*, *t-vu*, *ü-vu*; *nə-válō*, *vq-voté*, *ü-válō*.

Aller: *vwā*, identique à 'faire', sauf *alá* à 5^e pers.

Savoir: l'infinitif *sēprə*, ppé *sēpū* amènent 1. *sēp^o*, identique à *vēd^o* 'vends', mais on a, à 5: *sētə* 'savez', identique à *vētə* 'voyez', *krētə* 'croyez', *džēt^o* 'dites', *ad'wītə* 'amenez' (impér. et indicatif).

b) L'imparfait (cf. *Essai*, 387-390), et le conditionnel (*ibid.*, 397-8).

Le trait caractéristique de la flexion est l'extension analogique du morphème *-āvo* (-ABAM, avec *-o* de 1 ind. prés.) au type (*mδi* 'manger' comme au type (*vēd*)*rə* 'vendre' et 'venir', *vñə*. On a donc, p. ex.:

prəd-āv^o, *-avā*, *-āvə*; *-avā*, *-avā*, *-avā* 'perdais, ...'.

Mais d'anciennes désinences d'imparfait ont été conservées par les verbes 'vouloir, pouvoir, faire, savoir, falloir', et par les auxiliaires 'avoir, être'. Voici les formes de *vq'sé* 'vouloir':

vqtē, *vqtā*, *vqt^o*; *vqtā*, *-ā*, *-ā*.

Cf. *pqyē* (de *pqšé*), *fežyē* de *fár^o*, *sayē* 'savais', *fót^o* 'fallait' de *fušé*.

Après la disparition des continuateurs de *eram...*, 'j'étais', forme française, s'est modelé sur le type primitif d'imparfait:

d-ätsé, *ts-ätsā*, *ü-tsā*; *nə-ž-ätsā*, *vq-ž-ätsā*, *ü-ž-ätsā*. (Avoir fait *d-ayē*... 3: *al-áyə*)

Enfin ce sont les désinences anciennes qui apparaissent au conditionnel:

(vēdr)-ē, *-ā*, *-i*; *-ā*, *-ā*, *-ā*.

[Futur: *-ā*, *-é*, *-ā*; *-ō*, *-i*, *-ō*. — Cf. *Essai*, 395-397.]

c) Le parfait (cf. *Essai*, 391-393).

La conservation et l'extension du phonème provenant de DĚDI est très remarquable. Le singulier a la voyelle issue de la forme décroissante, le pluriel la voyelle issue de la forme croissante de la diphtongue.

1, 2, 3 *sātsó*; 4, 6: *sātsērā*, 5: *sātsērā* ('chantai...').

Noter le type avec *-s-*, d'origine inchoative, et *i* conservé, dans *dvēsi* 'devint', bâti sur un prés. ind. 3 *vē* 'vient' de l'inf. *dəvñə*, ppé *-ü* *-wa*. (Formes à ajouter à *DTF* 6415, 6562).

d) Les alternances vocaliques.

Notons ici celle qui présente à l'initiale atone *ə* par opposition à *é* de la tonique, aussi bien dans *ləvā*, *krəvā*, inf. et ppé de 'lever, crever' — *lēvə*, *krēvə* 'lève, crève', que dans l'infinitif et le part. passé 'perdre': *pēdrə* — *prədžü*.

Mais remarquons la disparition à date toute récente, par suite encore des réductions de diphtongues, du type *bērə* — *baⁱ* 'boire — boit' (entendu du témoin le plus âgé de Châbons), confondu aujourd'hui en *bär^o* — *bä* à Bizonnes comme dans la dernière génération de Châbons. — C'est ainsi que, depuis long-

temps déjà, a disparu l'alternance qui devait, phonétiquement, exister dans le type 'pleurer'; aujourd'hui *pūrā* inf., *pūr^o* 1 ind. pr. Mais à *tonā* 'tonner' correspond une 3^e personne: *etūn^o* 'il tonne'.

Grenoble-Lyon (mars-avril) 1936.

A. Duraffour et P. Gardette.